

Le Roman d'une Princesse

PAR CARMEN SYLVA

(Suite)

XXIV

Griefswald, 18 mai.

D'ailleurs, gracieuse princesse, nous ne trouverions rien à nous dire, s'il nous arrivait tôt ou tard de nous rencontrer en ce monde. Tout au plus, me demanderiez-vous si, pour mon voyage, j'ai eu de la pluie ou de la poussière ; puis vous vous tourneriez vers votre illustre époux — (le coucou vous a déjà annoncé cette prochaine perspective) et vous lui diriez : — "M. le Professeur m'est déjà fort avantageusement connu par ses ouvrages."

Moi, j'aurais l'audace de vous examiner des pieds à la tête, ce que j'ai négligé de faire pendant ma courte visite à Rauchenstein, quoique je me fusse bien promis de constater jusqu'au numéro de vos bottines. Puis intérieurement je vous déclarerais "— très passable —" et la question serait vidée. Ne soyons pas romanesques, Ulric, ne faisons pas de sentiment ! Qu'aurions-nous donc tant à nous dire ? Du reste, la parole est froide, dit certain esprit de contradiction qui veut m'insuffler le bonheur, m'en pénétrer par son chant ou son regard. Cela ne réussirait pas mal sur un homme d'écorce aussi épaisse ! Quelle chance que je ne vous prenne pas au mot !

Qu'entendez-vous par "le regard." Faire comme les enfants, lorsqu'ils se disent : "Nous verrons lequel baissera les yeux le premier." Ces amusements d'écoliers ! Ce doit être un divertissement incomparable d'y initier un novice. Mais c'est au-dessous de la dignité d'un "socialiste". Souvent, lorsque je n'ai rien à penser, comme pendant mon cours, quand je m'abandonne au flot de mon éloquence, je me représente à quel point l'ennuyeuse monotonie de mes jours serait transformée si "Ulrique" était une véritable Ulrique, que je pourrais faire sauter sur mes genoux. Chaque fois que je rentre-rais, je lui apporterais un fouet, des guides ou quelques jouets. Je regarde à présent tous les jours le misérable étalage de "l'oncle Jahn" afin de voir s'il a quelque nouveau chef-d'œuvre de Nuremberg. Pour toute éducation, je répèterais quotidiennement au jeune Ulrique jusqu'à ce qu'il en fût convaincu : "N'aie confiance en personne pas même en moi ; n'attache ton cœur à rien ; alors tu ne souffriras jamais." Souffrir fait tant de mal ! Mes parents ne m'ont pas jadis donné une assez forte dose de cette salutaire médecine ; j'ai gardé une partie de cette disposition malade qu'on appelle sensibilité. Mon enfant traverserait la vie sans encombre, *mon* enfant, et pourtant je n'en voudrais point avoir qui fût vraiment à moi. Aussi les cigognes (vous croyez, j'espère, à la tradition des cigognes) volent toujours par dessus ma maison dans celle d'en face, et l'huissier du Conseil a vu naître hier son onzième héritier. Je lui ai envoyé en cet honneur trois bouteilles de champagne. Mine a trouvé que j'étais fort peu pratique, et a glissé dans le panier quelque chose de plus sérieux.

Votre aveugle — que j'ai d'ailleurs toute raison de vénérer — est cependant aveugle, lorsqu'elle dit : — "Vous donnez trop. —" Ulrique ne sait même pas ce que *beau-coup* veut dire, à plus forte raison, *trop*. Moi seul je le sais, malheureusement. Si je commençais à donner, j'accablerais l'univers, et vous, enfant, je vous étoufferais. Mais n'ayez pas peur ! Ulrique, trop donner ! Vous n'osez même pas dans votre correspondance avec votre Mentor, laisser transparaître un mot d'affection. Vous ne donnez rien et vous ne laissez rien prendre aux autres. Ce que je conquiers me fait toujours plus de plaisir que ce que je reçois en présent. L'enfant de mes rêves j'aimerais assez qu'il fût obstiné, pour pouvoir me montrer son maître. Par exemple, de mon canapé, je lui dirais : — "Viens ici, tout près de moi !" — Il refuserait, naturellement ; je répèterais mon ordre sans élever la voix, mais je le regarderais, de façon à l'obliger à venir. — "Veux-tu m'embrasser !" Encore non. Là-dessus, je le contraindrais de nouveau, et cela me plairait parce que le temps et le nombre des refus dépendraient de moi. Mais laissons ces absurdités !

Il m'est fort désagréable que vous ayez la visite de vos cousines ; (de quelles princesses s'agit-il ?). Je ne sais vraiment pourquoi, à moins que ce ne soit le pressentiment d'avoir cette fois plus longtemps à attendre. D'ailleurs la manie des confidences, entre jeunes personnes, m'est antipathique ; je suis sûr que toutes mes lettres seront exhibées, critiquées, tournées en ridicule. Non pourtant : je ne suis qu'un humble personnage, de la connaissance duquel on rougirait. Si j'étais le prince régnant de X !!!

Ulrique ne songe guère, cela va sans dire, à cueillir pour moi des feuilles de chênes bordées de rouge ! Ici, les chênes sont encore tout à fait chauves ; ils attendent que je mérite une couronne civique, pour se couvrir de feuillage ; ils attendront longtemps. Puisqu'Hulotte prétend que les pierres sur lesquelles tombent sans cesse vos rayons, sont le soir aussi froides que le matin, tournez ces rayons vers la mer. Je parie que le bassin de Griefswald serait sec dès le premier jour. Quelle belle pêche !!!

Votre ami, de mauvaise humeur,

BR. H.

XXV

Rauchenstein, 23 mai.

Mais je n'ai rien d'énigmatique, Monsieur Edipe ; il n'y a rien à déchiffrer en moi toute ma personne est aussi simple que deux fois un font deux.

Alors pourquoi m'écrivez-vous ? Je dois depuis longtemps vous ennuyer ; et l'ennui vous inspire des pensées tyranniques. Ho ! ho ! pour contraindre quelqu'un, il faut être deux ; l'un qui veut et l'autre qui se laisse faire. Votre amie Ulrique dit à cela. — "Personne ne doit être contraint ! — Elle réclame pour elle la liberté qu'elle recon- naît aux autres. Gardez-vous bien de venir à Cologne, ce serait la seconde rencontre ou j'aurais le malheur de vous infliger un ennui, le plus grand des malheurs, la plus insupportable des souffrances. Moi ! la causer à un ami ! Non ! ne venez pas à Cologne. Vous avez raison :